

Un confinement avec Montaigne *ou quelques pistes pour lire les ESSAIS*

Parce que, s'il y a bien un livre qu'on doit avoir à ses côtés, en ce moment, (puisque les Saintes Écritures ne suffisent pas à éloigner le Malin), c'est celui-ci.

(La meilleure traduction – pour ceux qui n'ont pas envie de s'arracher les cheveux sur les archaïsmes du XV^e siècle – est celle d'André Lanly, (Quarto Gallimard).

(Il s'agit surtout de goûter ces moments avec Montaigne : donc inutile de lire chapitre après chapitre. Lire selon son bon plaisir, comme il le dit « à sauts et à gambades ». Choisir le chapitre ou le fragment de chapitre qui convient le mieux à votre humeur du jour).

« Quel sot projet il a eu de se peindre » écrivait, avec beaucoup de mépris (et de jalousie, aussi) Pascal un siècle après Montaigne. Et Voltaire de lui rétorquer, 100 ans après : "Le charmant projet que M a eu de se peindre naïvement comme il l'a fait, car il a peint la nature humaine". En fait, si peinture de soi il y a, dans les *Essais*, c'est loin d'être un « projet » narcissique. Il s'agit plutôt de se prendre comme modèle pour étudier, analyser, comprendre l'essence de l'homme.

1- Pour comprendre Montaigne : il faut replacer sa pensée dans son contexte : personnel et historique. (Rapidement)

a) Personnel (en vrac)

- ✚ Il naît en 1533 : ça ne dit pas grand-chose, mais pour situer : Rabelais, l'écrivain de l'humanisme triomphant a une quarantaine d'années.
- ✚ C'est un homme du Sud-Ouest : petite noblesse acquise par son grand-père un peu à l'arrache.
- ✚ Un père humaniste qui lui donne une éducation complète, idéale, sans contrainte :

* intellectuelle : avec un précepteur allemand qui lui parle le latin ! Si bien que le petit Michel sait à peine parler le français (c'est important pour la suite). (Pour l'anecdote : toute la maisonnée – de la domesticité aux parents – devait s'adresser en latin au jeune garçon).

* morale : religieuse, mais tièdement.

* physique... et plus encore : il place l'enfant, quelque temps, dans une ferme pour qu'il connaisse tout de la vraie vie.

Toutefois, quand il est question d'aller au collège, de subir la contrainte morale et physique, l'enfant se cabre (cf. « **De l'institution des enfants** »).

Bref, il gardera une grande admiration et « **une violente amour** » pour son père dont la mort le marquera profondément.

- ✚ Beaucoup moins pour sa mère dont il ne parle pas, et qui semble sans intérêt, froide... idem pour sa femme. Le mariage, pour lui est un « **contrat social** » (**Des Vers de Virgile**). Mais bon, Montaigne a peu d'estime pour les femmes en général (question d'époque ?) : sauf celles qu'il courtise et, surtout, celle qu'il appelle sa « **filie d'alliance** », Marie de Gournay, chargée de la dernière édition (posthume) des *Essais*. « **Certes aimée de moi beaucoup plus que paternellement, et enveloppée en ma retraite et solitude, comme l'une des meilleures parties de mon propre être. Je ne regarde plus qu'elle au monde** ». Mais paradoxalement, il revendique l'égalité hommes/femmes.
- ✚ Sa rencontre avec Étienne de La Boétie, brillant homme politique, humaniste, philosophe. C'est une rencontre qui bouleverse sa vie et son œuvre pour plusieurs raisons : la richesse de l'échange, la force des sentiments, et les conséquences de la mort précoce de La Boétie sur l'œuvre de Montaigne. Voir ci-dessous.
- ✚ Mais aussi ses activités politiques : conseiller au Parlement de Bordeaux, puis Maire de Bordeaux ; médiateur entre catholiques et protestants (Henri de Navarre/ Henri III).
- ✚ Et tous ses voyages (à cheval : il adore ça). Quand il est sur son cheval, il oublie tous ses problèmes et notamment les douleurs de la « gravelle », maladie de la pierre (comme son père) qui d'ailleurs l'emportera. Donc il voyage beaucoup : pour ses missions diplomatiques entre Paris et le S-O, mais aussi à l'étranger et notamment en Italie, pour ses loisirs, ses cures. Il veut découvrir le monde, apprendre... Son regret c'est de n'avoir pas pu aller dans le Nouveau Monde (cf. le chap. « **Des cannibales** » (**livre I**), **Des coches** (**Livre III**)). Sa réflexion sur la relativité et par voie de conséquence la nécessité de la tolérance, notamment à l'égard des peuples amérindiens nouvellement découverts et conquis, s'appuie sur des témoignages (« **À ce qu'on m'en a rapporté** ») notamment celui d'un navigateur : Michel de Léry. Toutefois, il est au Havre pour rencontrer quelques-uns de ces « sauvages » à qui l'on voulait faire découvrir l'éclat de la civilisation européenne. Témoignage qui justifie toute la thèse de Montaigne : le « barbare » n'est pas toujours celui qu'on croit.

b) Contexte historique (bref) :

XVI^e siècle fondateur (de notre système politique, religieux, intellectuel...), mais très mouvementé et très complexe.

- ✚ 1^{ère} moitié : c'est la Renaissance flamboyante. Le monde à la fois spirituel et terrestre est soudain devenu si vaste qu'il s'ouvre sur tous les possibles : avec la découverte de la civilisation et de la culture antiques (chute de Constantinople en 1453), l'invention de l'imprimerie (qui devrait permettre la diffusion de la culture), la découverte du Nouveau Monde, et la Réforme (fin XV^e-XVI^e) qui semblait fonder une nouvelle liberté religieuse. À ce propos, lire l'essai de Stephan Zweig *Conscience contre violence*. D'où cette euphorie

du début du XVI^e incarnée par le *Gargantua* de Rabelais qui a faim et soif de toutes les découvertes.

- ✚ Mais la deuxième moitié du siècle ruine tous ces espoirs : la Réforme qui rêvait de donner une ouverture à la Chrétienté provoque les guerres civiles et leur barbarie, l'imprimerie ne diffuse pas la culture en général mais le *Furor Theologicus*, l'intégrisme catholique qui se replie sur ses certitudes, la bestialité des conquistadores se déchaîne avec une cruauté sans égal et détruit une richesse d'échanges qu'on aurait pu avoir au contact de "ce monde enfant". Sans compter l'instabilité politique en France à la suite de la mort accidentelle d'Henri II (1559).

Montaigne (1533-1592) appartient à cette 2^e période, celle de la Renaissance crépusculaire.

2 - Les Essais

a- La genèse :

- ✚ Quand Montaigne se retire une première fois de la vie publique en 1571, à l'âge de 38 ans, c'est dans un contexte de guerre (la révolte de la gabelle, les guerres civiles), de tragédies et deuils personnels : il a perdu son ami en 1563, puis son père en 1568 : " **Ce meilleur père qui fut oncques**". Il se retire dans sa tour tapissée de livres (dont une partie lui vient de l'héritage de LB) et de citations, pour écrire, lire, méditer sur les livres et le monde en même temps qu'il surveille sa basse-cour et sa domesticité. Il entame alors la rédaction des *Essais* qu'il poursuivra même après ses voyages et son retour à la vie publique, jusqu'à sa mort.
- ✚ Au départ, il reprend des notes qu'il a colligées pendant des années : gloses, réflexions, sentences, commentaires de lectures qu'il enrichit de remarques personnelles. Et donc à ce moment-là, le projet de « se peindre » n'apparaît pas encore : " **Parmi mes premiers essais, certains sentent un peu l'étranger**" (*la copie*) **III, 5**. C'est pourquoi la parole de Montaigne dans les *Essais* est sans cesse « **cousue** » avec une parole, une pensée étrangères.
- ✚ Mais terrassé, par la mort de La Boétie, il veut faire des *Essais* un monument à l'ami disparu dont l'ouvrage *De la servitude volontaire* devait se trouver au milieu, "au plus bel endroit" de ses « brouillons » ; tandis que les réflexions de M n'auraient été que "des grotesques", des peintures décoratives servant de faire valoir au chef d'œuvre de LB : " **Considérant la façon dont est conduit le travail d'un peintre que j'ai à mon service, il m'a pris l'envie de l'imiter. Il choisit le plus bel endroit et le milieu de chaque mur pour y loger un tableau élaboré avec tout son talent ; et le vide, tout autour, il le remplit de "grotesques" c'est-à-dire de peintures bizarres...**" (**De l'amitié**). Mais, étrangement, à l'arrivée on ne trouve nulle trace de l'essai de LB, tout au plus un chapitre (I, 29) qui dit offrir les sonnets de LB à une certaine dame, mais qui les enlève de l'édition de 88. Pourquoi ? Raison officielle : le discours de LB, (plaidoyer pour la liberté contre

les tyrans) avait été récupéré par les protestants sous la forme d'un pamphlet. Raison officieuse et sans doute plus proche de la vérité : M a probablement considéré petit à petit que sa pensée était aussi intéressante voire davantage, que le travail de son ami qu'il juge avec un peu de mépris " il (essai de LB) fut traité par lui en son enfance". "Il l'écrivit en manière d'essai" (= exercice).

Mêmes remarques pour les sonnets, pour lesquels il affirme que « certains ont une certaine froideur maritale » !!

Mais parce qu'il ne garde pas son idée première, il consacre un chapitre à l'**amitié**, qu'il place au milieu du Livre I. Ecrire les *Essais*, en un sens, c'est célébrer les obsèques de LB pour l'éternité.

✚ Et puis un jour il s'est rendu compte que ses commentaires étaient nettement plus intéressants que tous ces autres textes... A donc pris la décision d'en faire une œuvre à part. C'est donc très progressivement que le dessein de se peindre, se fait jour. "Car c'est moi que je peins" écrit-il 10 ans après le début de la rédaction. Et le dernier chapitre, du livre III, qui s'intitule " De l'expérience" est vraiment très personnel.

b- L'originalité de cette œuvre :

✚ Un livre consubstantiel à son auteur : « Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre »...

1- D'abord parce qu'il « grandit », change, évolue en même temps que son auteur =)

❖ M ne rature pas (ou très peu, simplement pour faire les "coutures" qu'il veut invisibles), il n'enlève pas, il ajoute. D'une édition à l'autre (3 éditions importantes, dont une posthume) le manuscrit s'enfle, grossit : " Je ne corrige point mes premières idées par les secondes; (c) à vrai dire (je corrige) peut-être quelques mots, mais pour diversifier, non pour supprimer. (a) Je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voie chaque pièce en sa naissance" (**De la ressemblance des enfants aux pères écrit en 1579**).=) Au départ : un livre, à l'arrivée trois livres. Le dernier, le manuscrit de Bordeaux, est gros de tous ces « allongeails » comme il les appelle (les « allongeails » sont marqués par les lettres a, b, c) : a = 1^{ère} édition, b = 2^e etc.).

❖ Ce qui fait que ce livre se présente comme le film d'une pensée en marche :

- Ainsi que l'atteste le titre: "*Essais*": écriture incertaine, brouillonne, incomplète, en devenir. « Toute cette fricassée que je barbouille ici n'est qu'un registre des essais de ma vie. » Pour cette raison, on peut parler d'écriture baroque, même s'il

ne revendiquerait certainement pas cette étiquette (baroque, parce que : erratique, instable, ouverte). Mais écriture aussi très imagée et tellement drôle parfois.

- L'écriture n'est jamais linéaire : elle est décousue, elle va « à sauts et à gambades. » L'auteur semble totalement désinvolte, il s'égaré dans des digressions qui n'ont rien à voir bien souvent avec le titre du chapitre ou le paragraphe précédent, et pourtant il ne perd jamais le fil de son propos. Combien de fois, on trouve ces expressions : « Or, pour revenir à mon propos », « Revenant à mon sujet" !

- Nombreux sont les titres des chapitres qui ne correspondent pas au contenu: « De la ressemblance des enfants aux pères » est une charge avant Molière contre les médecins, **Sur des vers de Virgile** aborde la question de la sexualité, et du mariage (presque incompatibles !), **Les cochés** (livre III) revient sur « **Les cannibales** » auxquels il consacre un chapitre dans le livre I.

- Autre élément qui montre à quel point le livre est consubstantiel à son auteur : c'est le choix de la langue française, qui est une langue « enfant » sans grande tradition littéraire. C'est donc très audacieux de sa part, pour cette raison d'abord, et, ensuite, parce que comme le latin est sa langue maternelle, il ne la maîtrise pas bien. Alors pourquoi ce choix ? Parce que justement, à son époque, le français est une langue « enfant », pure, pas encore corrompue », en pleine formation comme sa pensée. Il s'approprie cette langue qu'il enrichit, qu'il façonne. Elle lui permet d'inventer. D'ailleurs sa langue (syntaxe, orthographe) n'est pas la même entre la 1^{ère} et la 3^e édition.

- De plus, il écrit au présent, non celui de l'intemporalité qui fixerait à jamais l'idiome, mais le présent instantané, celui de l'écriture qui oblige à de constantes additions pour que le texte demeure véridique.

=> Un langage à l'image de l'homme et de sa pensée: « ondoyant et divers »

- ❖ Enfin, consubstantiel à son auteur, tout simplement parce que le livre est écrit à la 1^{ère} personne ; et que ce Je, se livre à des confidences personnelles, mais surtout réfléchit, pense, discute : « car c'est moi que je peins », écrit M dans son adresse au lecteur. Et d'ajouter : « Ce ne sont pas mes gestes, dit-il que je décris, c'est mon essence ».

D'où cette réflexion de Pascal, dans ce XVII^e qui juge le « Moi haïssable ».

Alors, certes, c'est de lui, qu'il parle, mais lui, comme le miroir de l'homme universel, " parce que chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition" (I,50).

✚ L'homme universel

- ❖ D'abord, comme on l'a vu, il est nourri de la pensée de l'Autre, son livre en est « **farci** » (il aime bien les métaphores culinaires). C'est même fatigant pour la lecture. En fait, Montaigne avait peu de respect pour ces emprunts. Il les « **assaisonnait à (sa) sauce** » et les tirait vers lui pour soutenir son propos, comme ça l'arrangeait. Quelquefois, même, il ne cite pas ses sources. Il avoue qu'il "**massonne**" son livre avec les dépouilles des autres.
- ❖ Son écriture polyphonique, accueille toutes les voix, tous les visages humains: de l'érudit à l'homme « **grossier** » (sans connotation péjorative= naturel) dans une sorte de dialogue universel.
- ❖ C'est toujours à l'Autre qu'il s'adresse, il est en dialogue permanent avec le lecteur ; c'est d'ailleurs le 1^{er} mot des *Essais* « **Au lecteur** » - et l'ensemble des *E* se déroule sur le ton de la conversation avec un lecteur qu'il interpelle sans cesse. "**C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit que je ne m'y suis proposé aucune autre fin que domestique et privée.**"
- ❖ Miroir de l'autre parce qu'il reflète l'humaine condition : "**Tout le monde se reconnaît dans mon livre et reconnaît mon livre en moi**" III, 5 (1060). Il traite, en effet, tous les sujets qui intéressent l'homme : des plus frivoles aux plus graves. Il n'y a qu'à regarder les différents titres des chapitres : ça va **des pouces, de la colère, à la mort ; de la gestion des affaires de la cité à la morosité et efficacité de l'habitude, des odeurs à l'éducation des enfants...** Partout, on entrevoit cette contemplation à la fois ironique et émerveillée de la diversité infinie des comportements humains.

=> À travers lui, l'Autre en général, universel, intemporel est donc au cœur des *Essais*, ainsi que l'a bien compris Voltaire.

✚ L'exercice du jugement

L'écriture des *Essais* est aussi l'espace dans lequel l'auteur, mais aussi ses lecteurs peuvent exercer leur jugement :

- ❖ Il réfléchit, ondoie, se contredit : cela se traduit par :
 - les positions philosophiques qu'il adopte : stoïcisme (mais surtout 1^{ère} édition), plus sûrement épicurisme, et de plus en plus (couches c de la 3^e édition) pyrrhonisme (philosophie du doute. La formule « Que sais-je ? » orne le plafond de sa librairie).
 - les positions religieuses (ambiguës volontairement). En même temps qu'il défend le catholicisme bec et ongle, il dénonce ses exactions et envoie sans cesse des piques: "**Ceux qui n'admettent pas qu'on exprime des opinions sérieuses au milieu des jeux font (...) comme celui qui craint d'adorer la statue d'un saint si elle est sans draperie**". Il ne manque pas une occasion de dénoncer l'hypocrisie de l'Eglise. "**Ne sommes nous pas bien bêtes de nommer bestiale, l'action qui nous crée ?** ». Ou encore : "**Pour le détruire (l'homme), on cherche un champ spacieux**"

en pleine lumière ; pour le construire, on se cache dans un coin ténébreux et resserré " III, V (**Sur des vers de Virgile**). En fait, il se débarrasse du problème en se disant fidéiste : la raison et la foi se tournent le dos. La foi ne peut s'expliquer.

- ❖ Parce qu'il doute, parce qu'il exerce son jugement, parce qu'il laisse le lecteur se construire le sien propre : il n'apporte jamais de réponse toute faite, il tranche rarement – sauf pour les sujets qui lui tiennent vraiment à cœur : sa haine de la torture, de la peine de mort, de l'injustice, de l'intolérance etc...

=) En cela, il est résolument moderne.

« Disons enfin que toute cette fricassée que je barbouille, ici n'est qu'un registre des expériences de ma vie qui peut servir d'exemple pour la santé de l'âme si l'on prend le contre-pied du modèle qui y est peint » III, 13.

Chapitres importants : **que philosopher c'est apprendre à mourir, sur la coutume, sur l'institution des enfants, sur l'amitié, sur les cannibales, sur la solitude, sur l'âge, apologie de Raymond Sebon, au sujet d'un enfant monstrueux, sur la ressemblance des enfants avec leurs pères, sur des vers de Virgile, sur les cochons, sur la physionomie, sur l'expérience...** mais il y en a encore beaucoup d'autres.

Bonne lecture.

On peut toujours en discuter.

Martine Jolly.

